

martel

paris | bxl

Emil Ferris

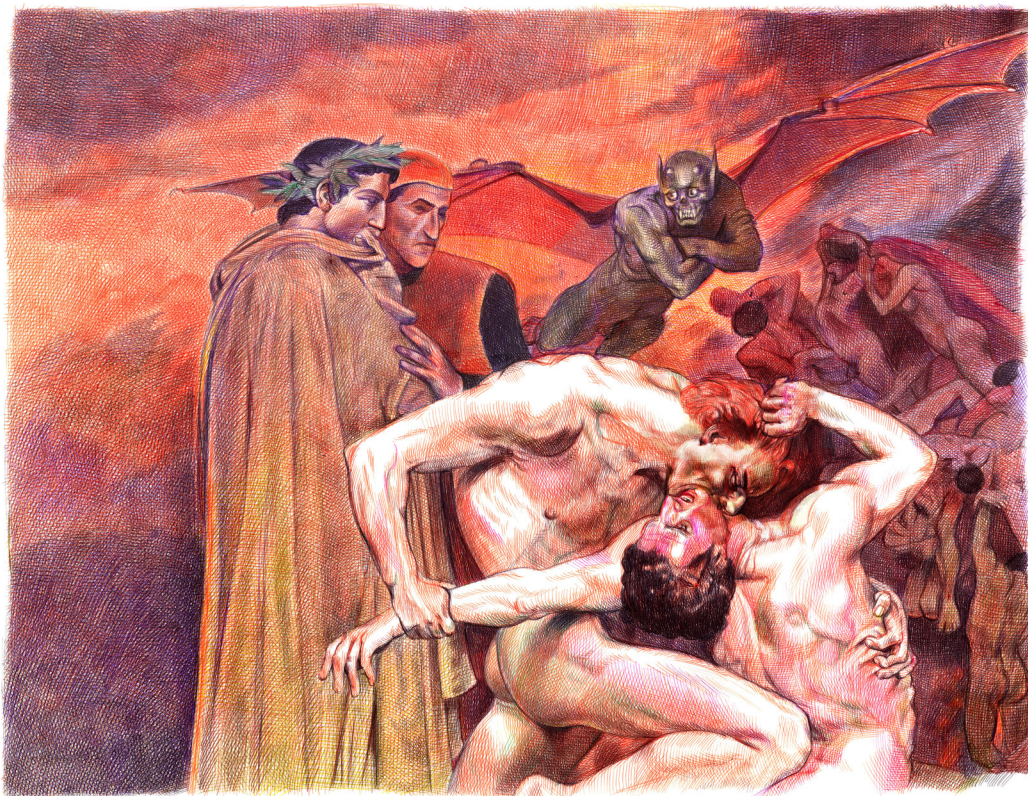
née en 1962, à Chiacgo (Etats-Unis)

À l'occasion de Drawing Now Paris, Emil Ferris nous présente une œuvre exceptionnelle, réalisée au stylo à bille, technique de prédilection de l'artiste. Loin d'être un simple médium, il constitue le cœur même de sa pratique : un outil sans repentir, qui engage le geste dans sa durée, sa répétition et son intensité.

Pièce unique, ce dessin s'impose comme une image charnière dans l'œuvre de Ferris. Inspiré de *Dante et Virgile* de William Bouguereau (1825-1905), une scène d'affrontement entre deux damnés, il en propose une relecture contemporaine, plus intérieure et incarnée. Ferris en condense l'énergie dans une image dense, presque organique, où les figures semblent à la fois s'affronter et se confondre.

Cette œuvre s'inscrit dans une pratique récurrente chez l'artiste, qui puise régulièrement dans l'histoire de l'art, notamment dans les collections du Art Institute of Chicago, pour nourrir son univers graphique. Dans l'édition *Créature* du premier volume de *Moi, ce que j'aime*, c'est les monstres, elle convoquait déjà Œdipe et le Sphinx de Gustave Moreau. Ici, avec Bouguereau, elle prolonge ce dialogue, transformant des images patrimoniales en expériences sensibles, incarnées, presque viscérales.

Le stylo à bille impose son régime : une accumulation de traits, de strates et de densités qui fait émerger l'image dans le temps. Le dessin ne se construit pas, il se densifie, se creuse, se travaille comme une matière.



Emil Ferris, *Dante & Virgil (Hommage à Bouguereau)*, 2025, stylo à bille sur papier, 61 x 48 cm ©Emil Ferris / courtesy Galerie Martel

BIOGRAPHIE

En 2017, cette femme impose soudainement son nom dans le monde de l'art avec la publication de *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* (Éd. Monsieur Toussaint Louverture) pour lequel elle remporte pléthore de prix dans le monde entier dont trois Eisner Awards en 2018 aux États-Unis et le Fauve d'or au Festival d'Angoulême en 2019.

L'artiste au parcours atypique a grandi au musée de Chicago, où elle pouvait rester des heures face à un même tableau. Si elle déclare avoir appris à dessiner avant de pouvoir marcher, l'artiste semble avoir également su lire peintures et dessins avant d'en avoir étudié les codes.

Parmi ses inspirations figurent Magritte, Daumier, Otto Dix et Rembrandt. Elle a également beaucoup appris du travail d'Aline Kominsky-Crumb, d'Art Spiegelman, de Julie Doucet ou encore de Marjane Satrapi.

En fêtant son quarantième anniversaire, elle est piquée par un moustique et tombe gravement malade. Le virus qui la frappe la laisse alors paralysée des membres inférieurs et lui fait perdre l'usage de sa main droite, avec laquelle elle dessine. C'est grâce à sa fille, alors âgée de six ans, que débute sa reconstruction depuis son lit d'hôpital : en scotchant un crayon à sa paume, cette dernière pose les premiers jalons de sa résurrection. Ferris recouvre lentement ses capacités motrices puis franchit, en chaise roulante, les portes de l'Art Institute de Chicago.

Elle en sort diplômée et se plonge alors dans la conception du projet de sa vie, *My Favorite is Monsters*. En découle, après six ans de travail, un pavé de 800 pages – véritable ovni littéraire. Le manuscrit original, refusé à 48 reprises (!) aux États-Unis, sera finalement publié par l'éditeur indépendant Fantagraphics.

La parution de l'ouvrage provoque un retentissement médiatique que personne — et encore moins Ferris, alors âgée de 55 ans — n'aurait pu imaginer. Le roman graphique est acclamé par la critique des deux côtés de l'Atlantique. Qualifié par le Guardian comme « l'un des meilleurs romans graphiques du 21e siècle à ce jour », l'ouvrage propulse l'Américaine dans une nouvelle dimension.

Celle qui fut jusqu'alors illustratrice et créatrice de jouets se mue en véritable révélation de la bande dessinée, acclamée par les monstres sacrés du milieu tels qu'Art Spiegelman et Chris Ware.

En France, l'ouvrage s'écoule à plus de 100 000 exemplaires et triomphe à Angoulême. En juin 2024, il remporte le Prix spécial des 40 ans l'Association des critiques de bande dessinée, qui l'élit meilleur album de ces vingt dernières années.

Armée de ses stylos-bille, elle maîtrise sa technique avec une force exceptionnelle. Elle se joue des limites de cette technique en apportant intensité et profondeur à son dessin. Le stylo est utilisé tel un pinceau laissant à la surface du papier une multitude de hachures donnant à voir des spectacles de clairs-obscurs fascinants. Son dessin, inspiré du mouvement underground américain et plutôt « masculin » dans l’imaginaire commun, est une profonde célébration de l’art.

Son œuvre est acclamée par ses pairs, qui la considèrent comme la révélation historique de la bande dessinée. Par son trait et les sujets abordés, elle s’impose dans un univers artistique encore trop souvent considéré comme masculin et bouleverse toute la notion du livre et du récit avec une liberté esthétique, un dessin puissant à l’impact immédiat.

En 2024, son oeuvre était exposée au Centre Pompidou, à Paris, dans le cadre de la grande exposition « La BD à tous les étages ».

Le second volume de *Moi, ce que j’aime, c’est les monstres* est paru le 8 novembre 2024 chez Monsieur Toussaint Louverture.

BIBLIOGRAPHIE

2024 — *Moi, ce que j’aime, c’est les monstres – Livre Deuxième* (Monsieur Toussaint Louverture)

2018 — *Moi, ce que j’aime, c’est les monstres – Livre Premier* (Monsieur Toussaint Louverture)



France Culture (Les Masterclasses) – août 2025

Emil Ferris, le livre tel un grimoire : "Parfois, on entend le cri d'un animal entre les pages"

L'illustratrice et auteure américaine, Emil Ferris, de passage à Paris, évoque sa fascination pour les monstres et les récits d'horreur, une passion qu'on retrouve dans ses œuvres.

Emil Ferris, illustratrice et dessinatrice américaine est née à Chicago. Au micro de Mathilde Wagman, avec Marguerite Capelle, pour la traduction de l'anglais, elle évoque sa fascination dès son jeune âge pour les monstres et les récits d'horreur, son amour pour le dessin.

Son entrée sur la scène de la bande dessinée mondiale a été fracassante. C'était en 2017, date de la parution aux Etats-Unis du premier tome de *My Favorite Things is Monsters*. traduit et paru en France en 2018, sous le titre de *Moi, ce que j'aime*, ce que j'aime, c'est les monstres. 400 pages constituées par la reproduction des carnets que noircis au stylo bille, une petite fille de dix ans qui s'appelle Karen Reyes. C'est sa vie telle qu'elle choisit de la représenter, que nous découvrons dans une histoire dont les fils narratifs se déploient un peu à la façon des serpents qui forment la chevelure de la méduse, c'est à dire sous une forme tentaculaire.

Le dessin avant même l'usage de la parole

A l'âge de deux ans et des poussières, la petite Emil Ferris, se voit diagnostiquer une scoliose. A l'âge où on bouge, on marche, elle est immobilisée. "C'était assez terrible en fait, je n'ai pas pu marcher et ma mère était formidable qui me créait des petits ateliers dans le salon. J'avais des feuilles de papier, j'avais des stylos". Sa mère mettait un vase devant elle et des fleurs dans le vase pour lui servir de modèle. Ses parents, tous les deux artistes, la voyant dessiner, se disent "Mon Dieu, mais elle a vraiment dessiné le moindre pétale de ces fleurs, exactement telle qu'elles étaient dans ce vase".

Un handicap transformé en atout

Elle se souvient de cette époque de la toute petite enfance. "La plupart des enfants se promènent partout et ils peuvent atteindre les objets. Et moi je ne pouvais pas. La seule chose que je pouvais faire, c'était utiliser le stylo". Emil Ferris se rend compte que ce qui, au départ, était un handicap, est devenu un super pouvoir.

Cette passion précoce du goût pour le dessin, cette importance fondamentale qu'il a eue dans sa vie dès le plus jeune âge, elle a très tôt eu l'envie d'en faire aussi un métier. Elle évoque sa jeunesse, sa famille ; ses parents, son père designer qui concevait des jouets. Ils aimaient l'art, ils emmenaient leurs enfants au musée, "pour rêver de tableaux et de peintures. On en parlait". Adulte, elle fait plein de métiers avant le succès ; les ménages chez des gens très riches, serveuse, standardiste dans un cabinet d'avocats, "j'ai fait tout ce qui me permettait de gagner de l'argent. J'étais prête à faire n'importe quoi, je suis restée en vie". Elle a plus de 50 ans quand paraît son livre qui la révèle en tant qu'auteure à part entière.

"Moi ce que j'aime c'est les monstres"

Comment arrive t-on à l'écriture d'une histoire ? "La structure de l'histoire, je ne l'ai pas planifiée". Pour *Moi, ce que j'aime*, c'est les monstres, elle explique qu'elle ne savait pas où elle allait, qu'elle ne savait pas ce que ça allait donner. "C'est ça qui était excitant et aussi un peu idiot et décalé. C'est vraiment très enthousiasmant, parce que l'histoire me racontait, parce que c'est Karen en fait, qui me racontait ce qui allait se passer".

Elle connaît Harry Potter, elle lit beaucoup depuis toujours et elle aime ces livres grimoire : " Il y a des dessins. Il y a des mots. Il y a des couleurs. Et parfois, il y a une bouffée de fumée qui peut en sortir au moment où il l'ouvre. Parfois, on entend le cri d'un animal entre les pages.

Les influences picturales

L'une des autres grandes singularités dans l'œuvre d'Emil Ferris, dans le premier et dans le deuxième volume, c'est la place qu'occupe la peinture. Toutes sortes de peintures en réalité, du peintre graveur contemporain Henri Fuss à Courbet, de Cranach à Hooper en passant par Goya... Elle est initiée à la peinture par son grand frère, et elle reproduit ce qu'elle aime dans les albums. Des tableaux parfois sont modifiés, comme si elle s'y projetait, comme si elle y était, et il y a un mouvement comme ça qui court tout au long des deux récits d'entrée, dans le tableau. "Je passe énormément de temps à dessiner les tableaux, à les étudier. J'ai toujours l'impression que je ne les ai pas complètement saisis parce qu'évidemment j'utilise des Bics et en plus, je n'ai aucune formation et je n'avais pas d'apprenti pour m'aider". La barre est mise haute, elle parle de la difficulté de l'enjeu, de la gageure d'un tel objectif. "Parfois, je passe quatre cinq jours pour une reproduction comme ça dans un tableau ici, et j'essaie de trouver tout ce qu'il y a dedans. Et parfois je triche. Je ne peux pas vous dire comment".

Le Monde

Le Monde – octobre 2018

Nous ce qu'on aime, c'est les monstres d'Emil Ferris

À moins de vivre, à l'instar de la plupart des créatures qu'elle affectionne, à l'écart de toute forme de civilisation, il est difficile de ne pas avoir entendu parler de l'œuvre cathédrale d'Emil Ferris et de l'engouement tant médiatique que populaire que suscite le premier tome de son album, *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*, paru il y a tout juste un mois aux éditions Monsieur Toussaint Louverture. Invitée, entre autres, du festival America de Vincennes, et de Formula Bula à Paris, l'Américaine, qui bénéficie également d'une exposition à la galerie Martel jusqu'au 20 octobre 2018, a depuis rejoint sa Chicago natale et retrouvé les siens. Comprendre : des démons fictifs et réels, suspendus entre caractéristiques prodigieuses et destins brisés, qu'elle croque depuis six ans et à toute heure – de la nuit surtout – au stylo à bille sur ses carnets à spirale.

Tout commence donc une nuit. Une lune pleine calcine les pierres d'anciens dieux et autres têtes de béliers enfoncées dans la façade de l'Uptown Broadway Building. Les Chicagoans, terrifiés par les cris et l'apparition soudaine d'un gigantesque loup-garou dans leurs rues, implorent que l'on terrasse le démonial indésirable. Cela pourrait rappeler nombre de scènes horribles de cinéma de genre ou d'extraits de romans gothiques et noirs ; c'est l'incipit de *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*, strict contrepied qui annonce d'emblée une tout autre couleur.

Car le monstre, ici, est Karen Reyes, adolescente de dix ans qui fait osciller ses griffes de lycanthrope fantaisiste entre le diamant de sa platine vinyle et ses magazines d'horreur. Elle vit avec sa mère et son frère Deeze, à la fois charismatique et énigmatique, qui l'a initiée à l'art pictural. Le jour de la Saint-Valentin 1968, moins de deux mois avant l'assassinat de Martin Luther King et des émeutes qui l'ont suivi, la police retrouve le corps sans vie de sa voisine Anka, gisant sur son lit.

Si les autorités concluent au suicide, Karen n'en croit pas un mot. C'est le point de départ d'une enquête à la fois historique et intime, qui conduira l'enfant sur ses propres terres mais aussi sur les sentiers du vieux continent en proie au nazisme, à explorer toutes les déclinaisons que les notions d'horreur et de différence peuvent balayer.

La plongée dans l'œuvre d'Emil Ferris requiert que l'on s'intéresse tout d'abord à la définition personnelle qu'elle donne au terme de « monstre ». Si la conscience collective retient d'ordinaire son aspect repoussant, anormal, déconcertant et « inachevé » tel qu'Aristote le décrivait, ou encore ses déviances charognes et sanguinaires, l'auteure se plaît à renverser ce système de valeurs.

Selon elle, le véritable monstre n'est pas celui que l'on croit. « Le schéma traditionnel, explique-t-elle, veut que les villageois pourchassent celui qu'ils considèrent comme un monstre. Mais s'ils pensent ainsi, c'est uniquement car ils ont peur de la différence, de l'autre, de l'inconnu. Être monstrueux est en réalité l'apanage des villageois car ils sont dans l'ignorance. »

Les monstres qu'elle aime, elle, et qui parcourent les quatre cents pages du premier tome, sont des êtres brisés et souffrants, pouvant être différemment bons ou mauvais, mais jamais manichéens, et qui ont ceci en commun de se distinguer par leur histoire douloureuse. Ce ne sont pas tant leurs traits physiques ou leur disgrâce qui les rendent hors norme que les luttes qu'ils sont capables de mener pour exister et prendre part au monde.

C'est qu'Emil Ferris lègue beaucoup d'elle-même dans les contours des figures qu'elle trace. Accablée depuis son plus jeune âge par plusieurs maladies dont elle a bien failli ne pas se relever, elle a fait l'expérience de la paralysie et a appris à se remettre petit à petit. « Là se trouve, souligne-t-elle, le cœur même de l'idéologie du monstre : dans le fait de se reconstruire pour devenir plus puissant dans son for intérieur. »

Son monstre – elle-même, les autres – est donc bien cet être de métamorphose, en devenir et complexe, qui ne peut être figé dans une seule case. Voilà pourquoi, sans doute, elle donne au premier d'entre eux l'âge et le visage d'une adolescente. Karen est en pleine transition et permet à l'auteure de retrouver son propre passé. Double d'Emil Ferris, c'est une enfant des années 1960 qui foule les rues du même quartier violent et pauvre, regroupant de nombreux immigrants mexicains et africains, de Chicago.

Elles évoluent dans des rues gangrénées par la folie et la désolation des hommes, mais qu'elles ne peuvent s'empêcher d'aimer : « Les rues restent, malgré tout, des endroits miraculeux, car y vivent des êtres miraculés, soutient-elle. Il y a quelque chose de magnifique dans le fait de voir comment les humains se rassemblent dans des lieux en y apportant un souffle et une énergie : en les touchant, ils y laissent une empreinte indélébile. »

Et le monstre est précisément celui qui peut déjouer le temps. Karen se lance dans une entreprise intime et héroïque en menant une enquête à la recherche de l'assassin d'Anka ; elle endosse – le travestissement n'est-il pas la marque de tout malin ? – chapeau et imperméable et s'imagine dès lors décupler ses forces, jusqu'à pouvoir sauver sa mère des griffes d'une maladie incurable.

Son enquête serait ainsi éminemment introspective, comme le confirme Emil Ferris : « Le chemin de Karen est en effet initiatique. Pour elle comme pour moi, devenir monstre, c'est devenir adulte. Dans notre culture occidentale, à la différence de nombre de sociétés tribales par exemple, il n'y a aucun rituel de passage et donc aucun honneur à devenir adulte, ni même aucune réflexion sur ce que cela laisse entendre. »

Entrer dans l'âge adulte signifie également pour elle revenir sur ses racines familiales et se mêler à des racines plus universelles. L'enquête de Karen ne s'en tient pas uniquement à déchiffrer qui était Anka – ce qui la conduira au Berlin des années 1940 transmué en Hadès où se croisent Méduse, Perséphone et Zeus – mais à en apprendre plus sur les liens qui relient les êtres de son entourage et à affronter certains mystères qui lui sont plus contemporains, concernant les révoltes raciales de la fin des années 1960, son frère Deeze ou encore d'autres personnages réels ou de fiction qu'elle sera amenée à croiser.

Fil rouge de l'album, Karen, tout monstre soit-elle, témoigne sur sa route de cette faculté de lutter contre l'évanescence des choses et des êtres : elle rend Anka – hâlée par la couleur bleue de l'éternité sur les pages d'Emil Ferris – immortelle. Elle peut aussi à elle seule réveiller les quartiers qu'elle traverse de corps ou d'esprit, ainsi que l'auteure le souligne : « Toute œuvre naît d'un paradoxe qui est de jongler avec la frontière entre création et récréation. Que reste-t-il aujourd'hui dans notre monde qui ne soit transformé ou recréé ? D'où cette entreprise géniale et désespérée d'essayer de capter l'origine. Dans mon album, j'ai voulu reproduire ce sentiment de réalité qui échappe : le Berlin des années 1940 et le Chicago des années 1960 n'existent déjà plus, mais nous pouvons en ressentir certaines vibrations, comme un sentiment proustien de pierre qui s'effrite encore. »

Il n'est donc pas étonnant que Karen soit représentée en tant qu'artiste prenant pour terrain d'exploration les principaux chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art. Et le lecteur de ses aventures de lui emboîter le pas : les quelque huit cents pages que formeront la somme colossale d'Emil Ferris une fois achevée sont peut-être avant tout une occasion de plonger, littéralement, dans les tableaux de maîtres. Mais pas n'importe lesquels.

L'espace des pages de l'Américaine étant pour grande partie autobiographique, si elle a emprunté à sa grand-mère (la bien surnommée « Bruha », c'est-à-dire « sorcière ») son goût pour la superstition, elle doit à ses parents, et à son père en particulier, celui de fouiller dans la substantifique moelle des toiles de l'Art Institute de Chicago. À Karen d'étendre les frontières de ce seul musée et de naviguer parmi les œuvres les plus tourmentées de Füssli, Delacroix, Van Gogh, Bacon ou encore Géricault.

De là à faire des artistes des monstres à part entière, il y a un pas qu'Emil Ferris franchit sans ciller. « Le rapprochement est intéressant, selon elle, car monstre et artiste sont historiquement liés : ils traduisent tous deux la Nature. Le monstre est celui qui montre la Nature, il est sensible car bouleversé et nulle autre personne ne peut mieux le comprendre qu'un artiste qui est à la fois un touriste de l'imaginaire et un arpenteur de la réalité. » Voici sans doute l'une des raisons pour lesquelles l'œuvre d'Emil Ferris se doit être une percée à travers les courants artistiques.

Si son écriture tremble ou dégouline souvent comme toute typographie gothique digne « d'ouvrir des fenêtres vers l'horreur », s'amuse-t-elle, son trait dessiné puise dans l'expressionnisme (elle avoue volontiers son attachement pour les peintres allemands Dix, Beckmann et Grosz), le symbolisme, la peinture médiévale... et dans le surréalisme qu'elle place au-dessus de tous les autres genres. « Le surréalisme, poursuit-elle, a été une réponse à la barbarie de la guerre, comme si tous les traumatismes avaient été concentrés dans ce courant pour pouvoir les comprendre et les surpasser. »

De là à faire des artistes des monstres à part entière, il y a un pas qu'Emil Ferris franchit sans ciller. « Le rapprochement est intéressant, selon elle, car monstre et artiste sont historiquement liés : ils traduisent tous deux la Nature. Le monstre est celui qui montre la Nature, il est sensible car bouleversé et nulle autre personne ne peut mieux le comprendre qu'un artiste qui est à la fois un touriste de l'imaginaire et un arpenteur de la réalité. » Voici sans doute l'une des raisons pour lesquelles l'œuvre d'Emil Ferris se doit être une percée à travers les courants artistiques.

Si son écriture tremble ou dégouline souvent comme toute typographie gothique digne « d'ouvrir des fenêtres vers l'horreur », s'amuse-t-elle, son trait dessiné puise dans l'expressionnisme (elle avoue volontiers son attachement pour les peintres allemands Dix, Beckmann et Grosz), le symbolisme, la peinture médiévale... et dans le surréalisme qu'elle place au-dessus de tous les autres genres. « Le surréalisme, poursuit-elle, a été une réponse à la barbarie de la guerre, comme si tous les traumatismes avaient été concentrés dans ce courant pour pouvoir les comprendre et les surpasser. »

Il est aussi le double signe de l'abolition de toute contrainte et du sentiment de libération, loin des codes, que l'artiste peut expérimenter. 3Devant une toile de Magritte, se souvient-elle, je me sens comme lisant *My name is a lion de Margaret Embry*, offert par ma tante lorsque j'avais neuf ans. Il est question, dans ce roman, de s'affranchir des lignes et de prendre la tangente. En tant qu'artistes, Karen et moi avons le droit de dessiner d'autres formes que les barreaux d'une prison. C'est ça, la liberté ! »

Liberté qu'elle insuffle dans chaque cahier de son journal, permettant presque au lecteur de faire se répondre les sons et les sens, de croire pouvoir goûter le biscuit d'une nature morte comme l'un de ses personnages, d'effleurer via le pelliculage « peau de pêche » de la couverture la fourrure d'un monstre décidément remarquable... En somme, de tenir entre les mains une « fleur du mal » des plus singulières.

Ecrit par Cathia Engelbach, traduit Jean-Charles Khalifa